

## LE VÉLO D'ALBAN

Au bruit léger d'un téléphone que l'on raccroche, succède la voix de mon père ; trois mots :

- Alban est mort.

Ne laissant aucune place au déni, un flot de souvenirs me submerge et les années s'effacent.

Alban, c'était un cousin de mon père chez qui il venait prendre des couleurs l'été. C'était mon enfance et les vacances estivales chez mes grands-parents paternels. Je me souviens du grand chapeau de paille sous lequel mon arrière-grand-mère cueillait, petits ciseaux à la main, des framboises. C'était aussi le spectacle de l'arrivée du Tour de France à la télévision. Chaque jour, nous faisons une balade à vélo qui, bien sûr, se terminait invariablement en sprint dans le dernier kilomètre, pour se rêver un instant vainqueur de la grande boucle.

Nous allions chaque fois rendre visite au cousin. Nos vélos installés sur la galerie de la voiture familiale, nous avalions les quarante kilomètres pour rejoindre, au pied des Pyrénées, le petit village de La Devèze-Rivière.

Alban avait manqué d'air à la naissance et, excepté un pèlerinage sans miracle à Lourdes, il n'avait jamais quitté la petite ferme où il vivait avec sa mère. Son père mort à la guerre habitait, avec sa moustache et son air sévère, un cadre barré d'un crêpe noir posé sur la cheminée de la cuisine.

Ses occupations journalières, variant selon les saisons, se déclinaient en menus travaux agricoles : nourrir les cochons avant qu'ils ne soient jambons ; traire et soigner la vache ; s'occuper du jardin. Cependant, l'essentiel de son temps consistait à prendre soin du troupeau d'oies et de canards gras qui assuraient le nécessaire complément à la pension de veuve de guerre.

La seule passion du cousin était le vélo. Pas le vélo du quotidien des campagnes, celui qui emmène les paroissiens à l'église. Non !... Le vélo des champions, avec son guidon course et un dérailleur ! Tous les jours, en fin d'après-midi, vêtu d'un maillot jaune sur sa chemise, les pantalons clos par des pinces, il franchissait son horizon quotidien pour pédaler pendant une heure, toujours sur le même trajet. Il se rêvait champion et parfois les images de ces coureurs que lui offrait la télévision provoquaient des pulsions vélocipédiques qui l'emmenaient au-delà du périmètre habituel, vers les Pyrénées. Invariablement, il se perdait ; et son retour se faisait dans l'estafette des gendarmes.

À notre arrivée dans la cour de la ferme, Alban, fou de joie, se jetait sur mon père pour l'étreindre avec une chaleur enfantine. Sous son béret, un visage éclairé par des yeux très mobiles surplombe une chemise blanche boutonnée jusqu'au col, dont le bas se serre dans un pantalon de toile rapiécé qui fut bleu.

Du haut de mes quinze ans, lui qui en avait peut-être quarante me paraissait à la fois très vieux et étrangement plus jeune que moi.

Nous allions ensuite saluer sa mère que nous trouvions à la cuisine. Habillée d'une blouse sans manche, elle était souvent occupée à lire les morts et les accidents dans le journal. Le sourire de son accueil semblait vide d'émotion. Aujourd'hui encore, je ne sais toujours pas si son attitude provenait de la gêne des gens de peu ou de la trop nécessaire douleur d'une veuve enchaînée au chapelet qui ne quittait jamais sa main gauche.

Très vite Alban nous entraînait dans sa chambre : une armoire, un lit, un crucifix, une commode... Et un vélo : un superbe Hiron-delle fabriqué par Manufrance, que mon père lui avait offert avec ses premiers salaires d'instituteur. Au mur, une galerie de cartes postales représentant les champions de l'époque. Sur la commode, un peloton de petits cyclistes tous vêtus d'un maillot jaune.

Le moment des cadeaux venu, mon père lui offrait deux cartes de champions, immédiatement punaisées dans le strict alignement des précédentes. Il glissait ensuite dans la main de son cousin un petit cycliste qui intégrait le peloton après une longue réflexion semblant obéir à des règles très précises.

Le déjeuner, servi dans la cuisine, n'était pas le moment le plus heureux de la journée. Alban assis en face de mon père ne le quittait pas des yeux, y compris en coupant son pain avec un opinel à la lame effilée par le temps. Sa mère ne parlait que forcée par les questions de son neveu. Son visage, ses yeux, tout chez elle semblait dépourvu de joie.

Le café rapidement avalé, nous nous libérions de cette ambiance pour, tous les trois, partir faire un tour à bicyclette. Les deux cousins devant moi pédalaient souvent de front, heureux d'être réunis sur les chemins de leur enfance. Les mots, ponctués par des rires, étaient rares. Il a fallu que le temps passe sur ma vie pour que je comprenne la nature de cette profonde amitié qui liait deux êtres aux destins si différents.

De retour, après nous être rafraîchis à l'évier de la cuisine, l'heure était venue de rejoindre la salle à manger pour l'arrivée de l'étape du Tour de France. La pièce, pour préserver sa fraîcheur, avait les fenêtres entrouvertes et les volets clos. Elle était meublée d'un buffet et d'une table Henri II, d'un canapé toujours dans sa housse en plastique de livraison et recouvert d'une couverture vert pomme. La télévision, quant à elle, faisait face à un fauteuil en bois aux larges accoudoirs : celui d'Alban.

Mon père, après avoir retiré le drap qui la protège, allume la télévision. Les coureurs sont à mi-pente du col du Tourmalet. Connaissant le lieu du spectacle, je porte mon attention vers le cousin. Celui-ci, le regard fixé sur les images, les bras allongés sur les accoudoirs, vient de rejoindre le peloton. Son dos est bien droit et ses jambes se soulèvent l'une après l'autre, au rythme des cyclistes de l'écran.

Mon regard va du téléviseur à mon voisin qui se métamorphose en géant de la route. Un filet de sueur coule de ses tempes et sa chemise commence à coller. Il n'entend pas mon père lui proposer un verre d'eau tant il est occupé à répondre aux démarrages des attaquants, en se penchant en avant et en tirant sur chacun de ses bras. Son souffle, toujours plus rapide, raconte l'intensité de l'effort.

Enfin le sommet est là.

Il se redresse, se détend et referme sa chemise jusqu'au dernier bouton. Je lui tends son verre d'eau qu'il vide d'un trait et je le récupère, craignant qu'il ne le jette dans le fossé ! Le spectacle de la descente peut commencer !

Penché en avant, son corps se balance pour mieux épouser la courbe des virages. Il cligne de temps en temps des yeux, comme pour calmer la morsure du vent. Parfois il freine, en serrant très

fort les accoudoirs, avant de relancer par un balancement frénétique de tout son être. La fabrique des souvenirs est parfois fertile mais je reste convaincu de l'avoir vu se retourner pour mesurer l'écart avec ses poursuivants. Alban ne coupera son effort que lorsque le maillot jaune aura franchi l'arrivée.

Après lui avoir laissé le temps de récupérer et de revenir parmi nous, mon père éteint la télévision. A la traditionnelle question :

- Belle course. Pas trop dure ? toujours la même réponse :
- Belle course. Alban a gagné !!!

Ce n'est pas la mère d'Alban qui expliquera à mon père les circonstances de son décès. Son cœur définitivement cloîtré dans ses bondieuseries n'avait qu'une réponse :

- C'est le bon Dieu qui l'a voulu.

Le maire du village acceptera de lui dire la vérité : le cousin, une fois de plus, avait fugué sur sa bicyclette et les gendarmes l'avaient ramené. Un bras en écharpe, l'autre accompagnant une main tenant un vélo au cadre brisé, il descendit de l'estafette bleue. Puis, en pleurs, il entendit sa mère répondre à la maréchaussée :

- C'est fini ; il vous embêtera plus. Il ne fera plus jamais de vélo.

C'est le lendemain, au milieu de l'après-midi, qu'un voisin venu aider aux recherches aperçut au fond de la mare une tache jaune.

Et parce que j'ai besoin qu'il en soit ainsi, je sais que chaque été, une main, celle qui a guidé mes premiers pas d'enfant, pose un petit cycliste vêtu d'un maillot jaune sur la tombe en ciment gris d'un champion pour l'éternité.

*Jacques Lacoste*